exercice n°. 13 : l'extrait du texte de Ph. Perrot, un résumé possible

[en 435 mots]

En évolution constante, le sens du corps de la femme, sens que lui confère son apparence, change selon les époques et selon les cultures. Ces sens expriment, et sont imposés par, les déterminismes de l'argent, de la classe, du sexe et des conceptions de la réalité.

L'interprétation générale de ces sens nous oblige à ignorer des phénomènes superficiels se manifestant au sein même des grandes transformations qui permettent de définir le passage d'une époque à une autre. Sous ces modifications de surface, on peut déceler certaines constantes fondamentales s'axant sur des pôles qui restent, eux, invariables, tels que : ampleur ou sveltesse des formes, emploi ouvert ou non de produits cosmétiques, image de mollesse ou de dureté. Pour ce qui est des formes, depuis le XVIème siècle, supprimant la minceur médiévale et subsistant jusqu'à l'orée de notre époque, c'est l'opulence qui domine. Certes, on constate à l'intérieur de cette longue domination, des intervalles où le massif se conjugue provisoirement soit avec la raideur du XVIIème, soit avec la souplesse du XVIIIème commençant, voire où il cède la place momentanément à une contraction des formes, témoin celle que l'on remarque dans les images datant des premières années du XIXème. Mais les nus de l'époque réaliste, des peintres académistes et des premiers photographes, réaction contre un romantisme par trop langoureux, ne font que confirmer la règle élaborée par les siècles précédents. Cette variation à l'intérieur d'un même idéal s'accompagne d'une autre variation, à savoir l'alternance qui consiste à privilégier telle partie du corps, porteuse à un moment donné du symbolisme de l'attraction sexuelle, rôle qui reviendra à un autre moment à telle autre partie.

Notre époque voit, certes, la continuation de certaines de ces tendances. Mais elle oppose des démentis à certaines autres, et des plus fondamentales. D'un côté, c'est la névrose moderne de la propreté, aboutissement d'une évolution graduelle ; d'un autre côté, c'est l'emploi de certains produits cosmétiques qui s'étendent désormais à des classes qui n'en usaient pas auparavant. Mais du côté des cheveux et de la pilosité, c'est la révolution totale. D'abord c'est le sacrilège des jeunes femmes qui, aux années 1920, ne respectent plus ce tabou qui leur imposait, comme symbole de la féminité, les cheveux longs. Ensuite c'est le poil que l'on se rase, les sourcils qu'on amincit. C'est la nudité de la peau qui devient signe, cette peau qui, bronzée à partir de ces mêmes années 1920, va mettre à la portée de la bourgeoisie le sens qu'avait eu autrefois la pâleur aristocratique et symbolisera oisiveté et loisirs, sens que démocratiseront les années 1930 et l'extension des congés payés à la classe ouvrière.

exercice n°. 13 : un morceau à traduire et à résumer

[533 mots]

1 traduisez en anglais :

On m'enseignait l'Histoire Sainte, l'Évangile, le catéchisme sans me donner les moyens de croire : le résultat fut un désordre qui devint mon ordre particulier. Il y eut des plissements, un déplacement considérable ; prélevé sur le catholicisme, le sacré se déposa dans les Belles-Lettres et l'homme de plume apparut, *ersatz* du chrétien que je ne pouvais être : sa seule affaire était le salut, son séjour ici-bas n'avait d'autre but que de lui faire mériter la béatitude posthume par des épreuves dignement supportées. Le trépas se réduisit à un rite de passage et l'immortalité terrestre s'offrit comme substitut de la vie éternelle. Pour m'assurer que l'espèce humaine me perpétuerait on convint dans ma tête qu'elle ne finirait pas. M'éteindre en elle, c'était naître et devenir infini mais si l'on émettait devant moi l'hypothèse qu'un cataclysme pût un jour détruire la planète, fût-ce dans cinquante mille ans, je m'épouvantais [...].

Le mythe était fort simple et je le digérai sans peine. Protestant et catholique, ma double appartenance confessionnelle me retenait de croire aux Saints, à la Vierge et finalement à Dieu tant qu'on les appelait par leur nom. Mais une énorme puissance collective m'avait pénétré ; établie dans mon cœur, elle guettait, c'était la Foi des autres ; il suffit de débaptiser et de modifier en surface son objet ordinaire ; elle le reconnut sous les déguisements qui me trompaient, se jeta sur lui, l'enserra dans ses griffes. Je pensais me donner à la Littérature quand, en vérité, j'entrais dans les ordres. En moi la certitude du croyant le plus humble devint l'orgueilleuse évidence de ma prédestination. Prédestiné, pourquoi pas ? Tout chrétien n'est-il pas un élu ? Je poussais, herbe folle, sur le terreau de la catholicité, mes racines en pompaient les sucs et j'en faisais ma sève. De là vint cet aveuglement lucide dont j'ai souffert trente années. [...] Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort, à la religion sous un masque d'arracher ma vie au hasard. Je fus d'Église. Militant, je voulus me sauver par les œuvres ; mystique, je tentai de dévoiler le silence de l'être par un bruissement contrarié de mots et, surtout, je confondis les choses avec leurs noms : c'est croire.

[...]

J'ai changé. Je raconterai plus tard quels acides ont rongé les transparences déformantes qui m'enveloppaient, quand et comment j'ai fait l'apprentissage de la violence, découvert ma laideur — qui fut pendant longtemps mon principe négatif, la chaux vive où l'enfant merveilleux s'est dissous — par quelle raison je fus amené à penser systématiquement contre moi-même au point de mesurer l'évidence d'une idée au déplaisir qu'elle me causait. L'illusion rétrospective est en miettes ; martyre, salut, immortalité, tout se délabre, l'édifice tombe en ruine, j'ai pincé le Saint-Esprit dans les caves et je l'en ai expulsé ; l'athéisme est une entreprise cruelle et de longue haleine : je crois l'avoir menée jusqu'au bout. Je vois clair, je suis désabusé, je connais mes vraies tâches, je mérite sûrement un prix de civisme ; depuis à peu près dix ans je suis un homme qui s'éveille, guéri d'une longue, amère et douce folie et qui n'en revient pas et qui ne peut se rappeler sans rire ses anciens errements et qui ne sait plus que faire de sa vie.

Jean-Paul Sartre : *Les mots*

2 En français, en une seule phrase, résumez ce que vous voyez comme l'essentiel de ce passage.

exercice à remettre le vendredi 30 octobre pas plus tard qu'un peu avant 17 heures 31